



# GITANS ET TZIGANES

Qui sont-ils ?  
D'où viennent-ils ?  
Où vont-ils ?

**J**E sais que l'ouvrage de Jean-Paul Clébert (1) est contesté sur bien des points par les spécialistes, mais il est vrai aussi que les « spécialistes » ne sont pas d'accord entre eux sur tous les aspects de la vie des tziganes et gitans. D'autant plus que ces derniers, malgré tout ce qui les unit et maintient un lien original entre eux à travers leur diversité, restent très divisés. Pourtant c'est un devoir d'essayer de comprendre et il est normal de commencer par le commencement. Pour le reste, toute une vie n'y suffirait pas. Aussi préférons-nous partir du vaste dossier que constitue ce livre pour tenter une première approche d'un monde mal connu.

En tout cas, l'ignorance n'est pas une excuse du racisme. Il ne manque pas heureusement de gens qui ne savent pas à quel correspond la distinction entre Arabes et Kabyles et qui n'en rejettent pas moins, tous naturellement, dans leur pensée et dans leur comportement, toute réaction raciste, car il leur paraît naturel d'avoir une attitude fraternelle.

De même, il est tout à fait inutile, aux meilleurs, aux tout simples, d'avoir un ami juif-très-bien ou d'avoir lu « Jésus et Israël » de Jules Isaac pour se sentir étrangers aux réflexes et préjugés antisémites.

Pourtant nous nous employons, au MRAP à faire mieux connaître les autres peuples, les autres civilisations, car nous savons aussi que des notions exactes, des faits précis, des analyses honnêtes peuvent contribuer à dissiper bien des malentendus.

Cela dit, le cas des tziganes et gitans est de ceux qui soulèvent les pires inepties, car ces populations représentent un élément tout à fait spécial dans l'histoire, un cas unique, et qui vu à l'encontre de ce qui est devenu admis, habituel, pour les neuf-dixièmes des gens. Ils sont dispersés dans le monde entier, sans référence à une patrie géographique définie, ils sont restés nomades pour la plupart alors que nous sommes sédentaires depuis long temps, et surtout leur mode de vie différencie les a faits regarder avec méfiance, créant autour d'eux une atmosphère de mystère propice aux « histoires à dormir debout ».

Comme toute une presse mercantile a pris l'habitude, pour allécher un certain public, de publier des articles et reportages sur eux en insistant sur le côté folklorique ou pittoresque des choses, toutes les conditions sont réunies pour que tziganes et gitans demeurent profondément méconnus.

Il faut donc chercher à comprendre.

## De la danse au travail des métaux

Jean-Paul Clébert commence par quelques données et réflexions élémentaires : « Les tziganes sont aujourd'hui quelque cinq à six millions errants par le monde (p. 9). Le fait que 400.000 tziganes ont été pendus, fusillés ou gazés dans les camps nazis, au même titre que les juifs, est pratiquement passé inaperçu. Que Carmen Amara, Django Reinhardt, les frères Bouphane, Yoshka Nemeth ou Théo Médina aient, à des titres divers, enrichi, ne serait-ce que l'art du spectacle, il importe peu, semble-t-il. (p. 10.) Pareils à des caravaniers qui transportaient, avec leurs balles de soie et

par  
**Roger MARIA**

de thé, les idées et les nouvelles, les coutumes et les mœurs, les tziganes ont enrichi ainsi les arts de la musique, de la danse, du spectacle forain, de la divination, comme ils ont contribué à l'amélioration de certains artisanats, la forge et le travail des métaux, le commerce des chevaux, la fabrication des outils de première nécessité » (p. 12.)

Dès son introduction, il fait état du racisme dont ils sont généralement l'objet :

« Quand ils ne sont pas ouvertement méprisés, les tziganes, ces hommes et ces femmes, bénéficient de ce racisme quotidien à petite dose, qui s'en prend un jour aux « tastaquosères » sud-américains, un autre jour aux « dicots » nord-africains. Les tziganes sont alors, et presque exclusivement, tenus pour vagabonds, mendiants, voleurs et jeteurs de sorts (p. 8.) De tout temps, les sédentaires ont considéré les nomades comme des gens dangereux, l'instabilité de ceux-ci pouvant menacer la stabilité de ceux-là. (p. 10.)

« Les autorités elles-mêmes ne parviennent pas à les considérer comme d'honnêtes citoyens. Elles leur interdisent de camper aux abords des villes, elles les soumettent à des contrôles policiers dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont vexatoires, elles les refoulent sans cesse d'un département à l'autre. Et, en même temps (et c'est ce que le public sait le moins), les soumettent aux obligations fiscales et militaires. Considérés toute leur vie comme des parias, les tziganes n'en sont pas moins, à vingt ans, envoyés au combat » (p. 10.)

## Une longue marche à travers les siècles...

Ces utiles rappels étant faits, on peut s'interroger maintenant, avec Jean-Paul Clébert sur les origines des tziganes et gitans, dont il dit d'emblée que « les tzigano-logues s'accordent aujourd'hui à reconnaître pour très probable l'origine indienne » (p. 15.)

Qu'ils aient vécu en Chaldée, en Egypte (d'où le nom de « Gypsies » en anglais et Egyptiens, contracté en Gitanos en Espagne), en Nubie ou en Tartarie, il fallait bien qu'ils vissent d'une autre contrée. Or tout un ensemble d'indices convergents obligent à remonter, dans le temps et dans l'espace, à l'Inde antique. Le type physique de beaucoup d'entre eux s'apparente manifestement à celui de certaines populations de l'Inde. Leur langue traditionnelle de base, le romani, qui comporte des mots empruntés à tous les pays où ils ont vécu présente un fond très significatif de termes proches du sanscrit et des dialectes du nord de l'Inde.

Plus de la moitié du vocabulaire fondamental se rattache aux langues parlées encore aujourd'hui dans le bassin indo-gangétique. Leurs danses conservent bien des souvenirs des danses sacrées de l'Inde védique.

Mais Jean-Paul Clébert met en lumière le rôle de la forge dans leurs caractéristiques les plus marquées, au moins pour les tribus les plus typiques :

« La plupart des légendes étudiées désignent les tziganes comme forgerons, travailleurs du fer, du bronze, de l'or et des métaux précieux (...). Les Sintés, venus des Indes en Chaldée, étaient habiles à ciseler (...). L'un des groupes principaux des tziganes européens se nomme les Kalderas, c'est-à-dire chaudronniers » (pp. 26-29.)

Cette spécialisation — qui est le fait d'une caste bien déterminée dans l'Inde vivant sous les lois de Manou — permet de penser, selon plusieurs tzigano-logues — notamment Butallard (1944) et Franz de Ville (1966) — qu'il « semble certain, comme l'écrit le second, que ce soient les tziganes qui aient fait connaître le bronze en Europe » (p. 30.) En effet, indique J.-P. Clébert, « selon une tradition des tziganes Kalderas, des groupes tziganes, forgerons chargés de l'entretien du matériel, suivaient les armées tartares dans leurs déplacements » (p. 31.)

Le mot « tzigane » provient peut-être de cette origine puisque « tchegan » en tartare signifie marteau.

Outre que les tribus tziganes spécialisées dans la forge observent des coutumes comparables à celles de leurs homologues de l'Inde du Nord, on peut aussi retenir comme un fait probant que la déesse noire Kali, qui appartient au courant shivaïte de l'hindouisme de façon très vivante, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours, est encore adorée des tziganes contemporains.

Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut guère aller plus loin : « On en est réduit à suggérer que les tziganes formaient un conglomérat assez lâche de tribus nomades réparties au Nord de l'Inde, particulièrement dans le bassin de l'Indus. Quels étaient-ils ? D'où venaient-ils ? On ne le saura jamais ? » (p. 39.)

Parmi les hypothèses n'en existe-t-il pas deux qui présentent quelque intérêt ? (Jean-Paul Clébert n'en fait pas état dans son ouvrage) : 1) les tziganes descendraient de tribus de hors-castes nomadisant dans l'Inde du Nord et que l'ostracisme très dur qui leur était imposé aurait conduites à la révolte, puis à la fuite devant la menace d'être exterminées, 2) tribus dravidiennes refoulées par les invasions aryennes, ils seraient partis vers l'ouest pour échapper à la domination des nouveaux maîtres de l'Inde du Nord, aux environs de 1500 avant notre ère.

Toujours est-il que leur « diaspora », partie d'une région située entre le Pakistan actuel, du côté du Cachemire, et l'Inde du Nord-Ouest s'est effectuée, à travers les siècles, dans trois directions principales :

1) par l'Afghanistan, la Perse et l'Anatolie jusqu'en Europe balkanique et jusque'en France ; 2) une partie des émigrants traversant la Géorgie et le Caucase pour se répandre en Russie ; 3) d'autres groupes descendant d'Anatolie jusqu'en Syrie et en Palestine pour, longeant la côte, aboutir provisoirement en Egypte. Une partie de cette émigration traversera toute l'Afrique du Nord pour franchir le détroit de Gibraltar et se fixer en Espagne (les gitans). Certes, ces indications sont très schéma-

tiques, la réalité est beaucoup plus complexe, d'autant plus que, comme le note l'auteur, « chacun des groupes tziganes revendique l'authenticité tzigane et méprise un peu les autres » (p. 43.)

## Des mots venus du romani

Précisons qu'en France, leur apparition se situe au début du XV<sup>e</sup> siècle et, à Paris même, en 1427.

Jean-Paul Clébert retrace intuitivement les persécutions, répressions, expulsions, etc. dont ils sont l'objet dans presque toute l'Europe de l'ancien régime, particulièrement en France.

Nous ne pouvons que mentionner les chapitres où se trouvent étudiés les divers métiers auxquels s'adonnent traditionnellement tziganes et gitans, comment sont organisées les tribus, ce qu'est leur loi intérieure, quelles sont leurs croyances religieuses, leurs façons de se soigner, à quoi correspondent leurs dons divinatoires, leur attitude devant l'amour, le mariage, la sexualité, etc. ce qu'il faut savoir de leurs vêtements et parures, de leurs moyens de transport, de leur logement, de leur nourriture, de leur conception de l'hygiène, etc. et aussi ce que signifient leurs rites funéraires.

Un point encore nous paraît intéressant à relever :

Sait-on que nous devons aux gitans plusieurs mots du parler populaire ; ainsi berge (année), surin (couteau), rupin (riche), costaud, truc, etc., qui dérivent du romani.

En France, nous avons une tâche particulière, en tant que mouvement antiraciste, à l'égard des tziganes et gitans. Ils formulent des revendications précises et nous avons déjà eu l'occasion d'exposer dans quelles conditions, pour l'essentiel, nous les appuyons (2). Nous n'y revenons pas dans cet article. Notre dernière Journée nationale a contribué à amplifier le courant de sympathie dont doivent bénéficier ces parias de notre temps. Encore faut-il que leur situation et leurs problèmes soient mieux connus de l'opinion publique de façon à préparer le terrain aux progrès possibles.

(1) Jean-Paul Clébert : « Les Tziganes », Michaud éditeur, Paris, 296 pages. Ouvrage illustré de 94 héliogravures, 18 dessins et 2 cartes.

(2) Voir « Droit et Liberté » n° 231 (avril 1964).

Le cliché du haut de la page reproduit un dessin de Jacques Callot (1591-1635) : « les Bohémiens en voyage ».

## « Six millions de crimes »

**E**N ces jours, où de partout les hommes de bonne volonté, tous ceux qui croient en la justice humaine et désirent la voir victorieuse, se dressent unanimes contre la prescription des crimes nazis projetée par le gouvernement de Bonn, en ces jours, il est bon, il est utile de lire l'ouvrage de Florimond Bonte intitulé : « Six millions de crimes » et paru aux Editions Sociales. Certes, il est vrai que le sujet n'est pas neuf. Beaucoup d'entre eux a coulé sur ce thème et il existe une multitude d'ouvrages littéraires, tel que « le Vicaire » par exemple, d'ouvrages de documentation historique, articles de presse, tous inspirés par l'horreur des faits qui se sont passés sous le règne de la barbarie hitlérienne. L'apport du livre de F. Bonte est pourtant d'une valeur toute particulière, surtout au moment où les criminels de guerre qui ont jusqu'à présent réussi à échapper aux poursuites, pourraient, grâce à la prescription, bénéficier de l'impunité et recouvrer la liberté de réaliser dans l'avenir leurs funestes desirs.

Florimond Bonte s'est attaché à une recherche des documents dont il indique scrupuleusement la source, la date, la référence et dont il reproduit fidèlement le texte en entier ou en extraits. Dans maintes pages, les statistiques, les chiffres abondent.

Il s'en dégage non seulement une image historique très complète mais aussi, synthétiquement, une analyse du jeu des responsabilités et des culpabilités dans la mesure où elles devraient être endossées par divers protagonistes du régime hitlérien. L'auteur fait nettement ressortir la différence entre la faute du « lampiste » et celle du promoteur, toutes les deux étant incontestables.

Il démontre avec preuves à l'appui dans quelle faible mesure les fauteurs des crimes contre l'humanité ont expié même lorsque tout l'appareil judiciaire de la République Fédérale Allemande fut mis en marche.

Si la précision de l'analyse, la solidité de la documentation historique peuvent servir d'arme à tous ceux qui entreprennent l'action contre la prescription des crimes nazis, l'ouvrage de F. Bonte est une arme implacable.

Cela n'est pas d'ailleurs son seul mérite. Je dirais que dans chaque page de ce livre, c'est le cœur de l'auteur qui a parlé, le cœur d'un homme épris de justice et qui souffre pour les millions d'innocentes victimes.

F. Bonte a assisté au procès de Globke et est revenu « avec des sentiments d'épouvantable horreur, avec des réserves inépuisables de colère et d'indignation ». Oui, un livre d'actualité.

Brigitte BLOND.

Savoir dormir...

c'est  
savoir vivre !



EN VENTE dans toutes les bonnes  
Maisons de Literie et d'Ameublement  
et les grands Magasins.